

La primauté des saveurs

L'anagramme de saveur est « sauver ». La saveur est ce qui nous sauve. Sans saveur nous sommes perdus. Si nous méprisons le réel, au final, nous perdons la saveur qui fait notre vie. La Bible fait référence à la saveur: « *Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel perd sa saveur, avec quoi va-t-on le saler? Il ne sert plus qu'à être jeté dehors, et foulé aux pieds par les hommes.* » (Mt 5, 13) En tant qu'êtres humains créés par Dieu, partageons la saveur du sel de la Parole vivifiante.

TEXTE ET PHOTO PAR OLIVIER TARAMARCAZ

Le bol des saveurs. – Théodore Monod, le grand explorateur, a cherché une expression capable de traduire en quelques mots son rapport au monde. Il nous livre trois mots simples: « *Nul pouvoir, un peu de savoir, beaucoup de saveurs.* » L'ami des déserts a bien pointé trois enjeux formulés dans cette simple triade, prenant soin de les positionner dans un ordre choisi. La nuance est marquée en particulier par le choix d'un mot, faisant écho à la métaphore du jardin: les saveurs. Savourer est un verbe qui semble n'avoir que peu de place dans l'échelle de nos considérations. Pourtant, le savoir et la sagesse sont intrinsèquement associés aux saveurs. Le savoir contient la même racine que la saveur. « *sapere* », « avoir de la saveur », est utilisé pour parler des choses; « avoir du goût, du discernement », fait référence aux personnes. La saveur contient le germe d'un savoir, une forme de connaissance liée à l'expérience. La Bible n'est pas un livre qui fait l'éloge du savoir pour lui-même. La Bible est le Livre de l'expérience, de la connaissance du Dieu personnel, le Livre du discernement, le Livre du bon goût du réel, le Livre des saveurs: « *Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon.* » (Gn 1, 31) Il y a pourtant un risque à prendre au sérieux, si nous nous arrêtons au carrefour de la triade proposée par Théodore Monod. En renversant son propos, nous aboutissons à cette formulation: « *Nulle saveur, un peu de savoir, beaucoup de pouvoir.* » Ce sont les mêmes mots, placés différemment, et ce n'est plus le même monde. La question se pose dans chaque situation, de discerner si le savoir est au service des saveurs ou au service du pouvoir.

Chercher le « la ». – Je me souviens d'une histoire au sujet du roi de Siam. Un jour, il se rendit à un concert avec des amis. A la fin, l'un d'eux lui demanda: « *Est-ce que cela vous a plu?* » – « *Oui* », répondit le roi de Siam. Son interlocuteur lui adressa encore cette question: « *Quelle partie vous a le plus touché?* » Le roi répondit: « *Le plus émouvant pour moi a été d'assister au moment où les instruments s'accordent entre eux.* » Certains experts en gestion du temps auraient peut-être proposé de supprimer ce moment, le considérant comme non nécessaire. De quelle manière, dans nos relations, donnons-nous un réel espace à la recherche du « la »? Sans ce temps « perdu », durant lequel nous nous accordons, que peut-on attendre des mouvements suivants? Ce qui est au début se retrouve généralement dans tout ce qui suit jusqu'à la fin.

Dans la vie chrétienne, la recherche de l'accord se réalise dans la prière, dans la méditation de la Parole, dans l'écoute de la voix du Père. Prendre le temps d'écouter le message libérateur de la Bible, se relier au Souffle de vie de l'Esprit de Dieu, c'est chercher le « la » de sa vie, le « la » qui donne sens à chacun de mes choix, de mes engagements. Il est de bon ton aujourd'hui, de faire des choix, sans considération de la Parole de Dieu, sans chercher à



Le bol des saveurs, Norvège.

s'y accorder, sans désir de s'approcher de notre Créateur. Le Seigneur, pour sa part, désire me faire découvrir la saveur authentique de la vie accordée au « la » de la Parole qui porte le réel. En négligeant d'accorder une place à mon Créateur, mon identité risque de se désaccorder dans une spirale de déconstruction progressive de ma personnalité.

Une vie relationnelle. – Au cœur de la vie est la relation. Il n'y a pas de vie réelle sans relation. Me tenir à l'écart du Dieu relationnel, du Dieu personnel qui m'aime, qui m'a créé pour être en relation, produit un écart dans mon être intérieur, une division, une fracture. Notre temps contemporain illustre cette brisure, ce désaccord. Quelque chose sonne faux. Cette fissure ne peut pas être comblée par des paroles en carton, par des masques. Mon autojustification s'appuyant sur la rhétorique de la satisfaction et du bien-être, perçu comme bien ultime, pourra, au mieux, réduire momentanément le poids d'une identité marquée par la séparation qui a pris place dans mon cœur et dans mon esprit.

La foi chrétienne est d'abord relationnelle. Elle se conjugue selon les mêmes nuances que les saveurs premières de Théodore Monod; avec la même attention que celle portée par le roi de Siam, à la recherche du « la »; avec le même souci d'accueillir le souffle de la Parole de Vie. Si j'écrase une fleur, elle répond seulement par ce qui constitue sa nature: en offrant son parfum. Si je méprise la Parole de Dieu, si je rejette le Sauveur, Jésus me répond encore par un regard bienveillant, m'invitant à venir à lui, à goûter la joie de sa présence, à le connaître. Au final, le Ressuscité nous invite à discerner quelles saveurs nous portons réellement par notre vie. Il nous propose de considérer quel parfum nous répandons par notre être au monde. Alors, il nous revient de répondre à la question que Dieu nous pose, comme il l'a posée à Adam et à Eve: « *Où es-tu?* »; « *Que fais-tu de la vie que je t'ai donnée?* » Jésus te dit: « *Viens, suis-moi.* » (Mc 10, 21)